Jean de Lorme de Grainville

Confrère de l'Oratoire

Entré : 1700

Né à Paris , le 1656

Mort à N. D. de Grâces en Forez (Loire) , le 31 Mai 1723

Notes bio-bibliographiques.

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Coupai de Lorme de Granville Martin

Batterel II 52

Cloyseault Ménologe 427 x

M.M-611, p. 34, N° 104 =

Le confrère Jean de Lorme, sieur de Graingville, de Paris, 43 ans, fils de Jean de Lorme, secrétaire du roi et Catherine Alton, reçu à Lyon le 20 février, vêtu 18 mars 1700 - Il a étudié en philo. Les idées de ses anciennes études sont toutes effacées. Laïc. 300# ~~100~~ # pension et promet toujours pareille somme. Sa conduite a été très édifiante. Son grand amour pour la retraite et la prière lui a obtenu un ordre pour la maison de N.-D. de Grâce où il est depuis la fin d'avril 1701

Le Confrère Jean De Lorme de Grainville

M. M. 607, 4e catalogue, N 1022 =

Jean de Lorme de Grainville, de Paris, entré à Lyon en 1700, mort en 1723.

M. M. 612, N. 2062 de ma copie =

Le Confrère Jean de Lorme de Grainville, de Paris, âgé de 44 ans,
fils de Jean de Lorme, secrétaire du roi et de Catherine Alton,
a étudié autrefois en philosophie
vêtu le 18 mars 1700
paie 300 ## à l'Institution et promet de payer toujours pareille somme et son entretien.
Il a une piété solide et une grande honnêteté et beaucoup de régularité. Il lui reste peu de chose de ses anciennes études
Mort en 1723.

Nécrologe =

Le Confrère Jean de Lorme de Grainville, décédé le 31 mai 1723 à N. D. de Grâces en Forez, où il a édifié pendant 23 ans par une pénitence très austère, une humilité profonde et un amour pour la pauvreté jusqu'à se refuser le nécessaire

Le Confrère Martin de Lorme de Grainville

Voir = Nouvelles Ecclésiastiques de 1746

Cloyseault : Ménologe, p. 427-441 = (Notice faite sur les Mémoires des Pères Valeix et Pichard, ses directeurs à Lyon et à N. Dame de Grâces en Forez.)

Le Confrère de Lorme, sieur de Grainville, était de Paris, fils d'un secrétaire du roi.

Il perdit ses parents pendant sa jeunesse, ce qui fit que, maître de bonne heure de disposer de son bien et de sa personne, il fut 40 ans au milieu du monde sans emploi, ni femme et sans autre but que de vivre en homme d'honneur et en galant homme, passant tout son temps au milieu d'un cercle d'amis choisis et de plaisirs qu'on appelle permis. On a cru parmi nous qu'il avait été longtemps à la guerre : son air martial y pourrait avoir donné lieu ; mais il est bien sûr qu'il n'a jamais fait qu'une seule campagne en qualité de volontaire. Il tenait au monde par ses plaisirs, quoique modéré dans l'usage et ne donnant dans aucun excès. Le monde tenait à lui par un fonds de droiture et de probité qui ne se démentait jamais et par les manières polies et engageantes. Dieu se servit, pour l'en détacher, de l'infidélité d'un de ses plus intimes amis qui lui fit perdre une somme considérable d'argent. Cette expérience lui fit comprendre quel fonds il y a à faire sur les appuis sur lesquels on compte le plus dans le monde et que Dieu seul était un fonds assuré. Dès lors il se donna à lui tout de bon. Il se mit pour cela entre les mains du Père de Gonnelieu, jésuite, qui donna la première ébauche à sa conversion. A mesure qu'il goûtait combien le Seigneur est doux, le monde lui devenait insipide, puis gênant par ses servitudes, enfin odieux par ses maximes et ses usages qu'il ne se croyait plus permis de suivre. La difficulté d'y résister en vivant au milieu des mêmes objets le fit penser sérieusement à se retirer à la Trappe. Mais un ami qu'il avait, lui ayant donné la connaissance du P. Cyret, celui-ci lui fit espérer dans l'Oratoire une maison de retraite où il pourrait ne vaquer qu'à sa propre sanctification. Le P. Général, auquel il se présenta, l'envoya, pour l'éloigner de Paris, selon ses désirs, faire son institution à Lyon.

Il y fut reçu à l'âge de 43 ans le 18 mars 1700. Obligé de vivre avec une troupe de jeunes gens qui lui étaient si inférieurs en âge, en expérience, en solidité d'esprit et en politesse, bien loin de croire se rabaisser en cela, on s'aperçut pendant tout le cours de l'année qu'il se regardait en tout comme

dessous d'eux. Il se présenta avec une véritable simplicité d'enfant et une entière préparation de coeur à recevoir toutes les impressions et toutes les formes qu'on voudrait lui donner. Il se livra sans réserve à la conduite du saint directeur auquel la Providence l'avait adressé. C'était alors le Père Valeix. Il ne se présentait jamais à lui que dans une posture si respectueuse et avec un tel air de recueillement et de modestie qu'on voyait bien qu'il se regardait comme tenant à son égard la place de Dieu. Sa confiance répondit à son estime. Il n'eût pas fait la moindre démarche sans son conseil et longues années après sa sortie de l'Institution, il y revint de temps en temps rien que pour prendre de bons avis, pour conférer avec lui de son intérieur, pour gémir dans son sein du peu de progrès qu'il croyait faire dans la piété; lui qui, dès les premiers mois de son séjour dans la maison de Lyon, parut à tous un modèle de perfection. En effet, tout rappelait en lui la religion et la foi dont il était pénétré. On voyait en sa personne un véritable chrétien, jusque dans les entretiens familiers et les plus petits exercices, dans ces promenades, dans les repas, dans les conversations ordinaires. Il assaisonnait tout ce qu'il faisait ou disait d'un tel air de modestie et de gravité, de douceur et de politesse, de sagesse et de piété qu'on se sentait saisi de respect et d'admiration. Les emplois les plus bas étaient de son goût. C'était un spectacle bien édifiant que de voir un homme de son âge et qui sentait si fort son bien, travailler au jardin dans les rigueurs de l'hiver et les plus grandes chaleurs de l'été, balayer l'église et la maison avec cette satisfaction, ce recueillement, ce zèle que lui inspirait une attention continuelle à la présence de Dieu, soutenue par de fréquentes élévations de son coeur ou par la récitation de qqs chapitres du N.T. qu'il avait appris, ou la récitation du chapelet de la Ste Vierge. Il avait un attrait extraordinaire pour la prière. Là, anéanti devant Dieu, les heures lui paraissaient des moments. La connaissance de son néant, la vue de ses péchés et de ses misères, la sainteté de Dieu, la crainte de ses jugements étaient pour lui une source inépuisable de componction.

Il était d'un naturel vif et prompt et même un peu violent. Mais il étudia si parfaitement la douceur du St Enfant Jésus à l'École de son Enfance que, par la puissance de sa grâce, il vint heureusement à bout de dompter la rudesse de son humeur. Elle fit place à une douceur charmante, à une gaieté modeste, à une charité compatissante qui lui gagna tous les coeurs. Un de ses confrères d'une autre maison vint à tomber dangereusement malade dans celle de Lyon. Pendant plus d'un mois que la maladie dura, ce fut de la part du confrère Grainville auprès du malade quoiqu'inconnu, une assiduité si infatigable, une patience et des soins dont la tendresse d'une mère pour un fils unique pourrait à peine approcher. Attentif à s'accommoder à toutes sortes d'humeurs et aux divers caractères, il n'avait regret qu'à une seule chose, qui était de voir les égards de respect et de déférence que, par un juste retour, chacun se croyait obligé de rendre à son éminente vertu et à ses manières polies. Rien ne lui était plus insupportable: une profonde tristesse répandue sur son visage manifestait aussitôt la plaie de son coeur. Il avait, en ces occasions, une merveilleuse adresse pour détourner le discours. Plein d'un parfait mépris pour lui-même,

il s'en expliquait avec véhémence. Il se représentait tantôt comme le plus ignorant de la communauté, tantôt comme le sujet le plus inutile à la congrégation, tantôt comme le plus misérable pécheur qui ne méritait pas de vivre parmi des saints ; car c'est ainsi qu'il regardait tous ses frères, s'édifiant de tout ce qu'il leur voyait faire et ne se scandalisant jamais de rien.

Le peu de soin qu'il avait eu de cultiver ce qu'il avait pu apprendre de la langue latine dans les collèges, le lui avait presque fait entièrement oublier. On le remit sur les voies en lui donnant pour maître un de ses confrères qui lui expliquait tous les jours le commentaire qui est parmi nous en usage pour la proposition des saints évangiles. Il se vit sans peine sous la discipline de ce jeune maître. Il en recevait les leçons avec une docilité, une soumission, une reconnaissance respectueuse. Et il en sut si bien profiter qu'en peu de temps il fut en état de suivre cet exercice et d'y répondre aussi judicieusement que tout autre. Son application n'avait d'autre but que de parvenir à entendre le texte de l'Ecriture Ste et surtout des psaumes dont il avait continuellement qqs versets à la bouche et dont il fit toute sa vie ses chastes délices, y trouvant l'expression fidèle des dispositions de son cœur ; car il n'aspirait d'ailleurs qu'à vivre inconnu au fond d'une solitude, intimement convaincu de son incapacité à être d'aucune utilité au public par les fonctions du ministère des autels. Il fut tenté à diverses reprises de s'aller confiner dans les monastères de Sept-fonds ou de Perrecy, qui ne sont pas éloignés de Lyon, trouvant sa vie de l'Oratoire trop douce pour un homme qui se croyait si redevable à la justice de Dieu. Mais, envoyé au sortir de l'Institution à N.D. de Grâces en Forez, son ardeur pour la pénitence lui fit trouver dans cette maison tous les avantages qu'il se proposait de trouver dans ces autres retraites.

Là on est obligé, par la fondation du Père Vital de St Paul, fondateur de cette maison, d'élever 6 jeunes paysans jusqu'à ce qu'ils soient en état d'exercer une profession. C'était un de nos frères servants, qui avait eu jusque-là le soin de les instruire dans la piété et de leur apprendre à lire et écrire. Le Confrère de Grainville ambitionna ce travail et on ne put le refuser à son zèle. On sent assez tout ce que pouvait avoir de dégoûtant pour lui, nourri toute sa vie dans le beau monde, d'être livré tout le jour à des esprits rudes et grossiers ; on eût dit, à le voir, qu'il n'avait pas de plus grand plaisir. Il leur rendait avec joie les plus bas offices, jusqu'à les peigner pour les tenir propres. Il les regardait comme ses propres enfants. Il les instruisait avec une patience toujours égale, accompagnée de douceur et de fermeté. Il se joignait souvent à leur travail pour les animer

par son exemple et il a soutenu cette occupation sans se rebuter l'espace de 23 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

Tous les intervalles de cet emploi étaient remplis par la prière. Il s'en était prescrit un grand nombre qui partageaient ses journées, en sorte qu'on n'entrait jamais dans sa chambre qu'on ne le trouvât à genoux, priant, ou avec un livre de piété à la main. Les dimanches et les fêtes, depuis 7h du matin jusqu'à midi, il ne sortait jamais de l'église ou de la sacristie dont il eut grand soin jusqu'aux deux dernières années avant sa mort, qu'il ne pouvait plus marcher. Avec ce goût extrême pour la retraite, dès qu'il paraissait un étranger dans la maison, des nôtres ou du dehors, ami ou inconnu, il allait au devant de lui, il lui faisait compagnie et l'entretenait avec une civilité, une facilité, une gaieté qu'on eût dit être un reste de son ancien penchant pour le commerce du monde, si son attention à disparaître au même instant qu'il le pouvait faire avec bienséance et après vous avoir remis entre les mains de quelqu'un, n'avait fait connaître la violence qu'il s'était faite par charité.

Son inclination la plus vive était de vivre inconnu et caché au monde entier pour ne s'occuper que de Dieu. Il ne parlait jamais de lui-même que pour se donner pour un grand pécheur. Il se regardait véritablement comme le dernier des hommes; aussi avait-il gagné sur tous ses confrères, quoique plus jeunes, de le laisser passer toujours le dernier, à force de s'obstiner à ne vouloir point d'autre rang.

On l'a voulu souvent engager à faire le catéchisme dans l'église aux paysans du voisinage de la maison; on ne le put jamais obtenir de son excès d'humilité: « Moi! disait-il quand on l'en pressait; est-ce que vous ne me connaissez pas? Ah! croyez-moi, ces bonnes gens en savent bien plus que moi! »

Ce fut bien une autre résistance, quand on lui parla des saints ordres. On usa d'une espèce de stratagème pour le faire consentir à recevoir la tonsure, ce fut de lui faire un scrupule de porter le surplis, de servir la Ste Messe, sa dévotion favorite et d'avoir soin de la sacristie sans être clerc. Il se rendit à ces motifs et fut pour cela avec son supérieur et quelques autres de ses confrères chez M. l'évêque du Puy. C'était alors M. de Béthune. Ce prélat qui avait logé ces Pères dans son château, frappé de l'heureuse physionomie de notre saint confrère et plus encore de tout ce que son supérieur ne manqua pas de lui raconter en particulier de son éminente piété, eut pour lui toutes sortes de distinctions, le voulut toujours avoir à table à côté de sa personne, quoique le reste de la compagnie fût fort honorable, délibéra de le faire prêtre, le menaçant de lui faire la même violence qu'aux saints ministres de l'antiquité et par toutes ces marques d'honneur lui fit souffrir une espèce de martyre dont tout le

monde s'apercevait, par l'air interdit et consterné qui ne lui permit pas d'ouvrir la bouche, même pour manger dans tout le repas, en sorte qu'il fallut que M. du Puy, pour le tirer de l'accablement où il voyait bien qu'il l'avait jeté, lui promit de l'oublier et lui tint parole.

Sa pénitence allait de pair avec son humilité qui en était le principe. Se regardant comme un malheureux indigne de vivre, il croyait ne se traiter jamais assez durement, lorsqu'il lisait les vies des Pères du Désert ou quelque trait d'une pénitence fort rigoureuse. « Et moi, disait-il ; que deviendrai-je donc ? In viridi ligno, in arido quid fiet ? » C'était pour lui un sujet d'alarme continuelle. Tout ce qu'on pouvait lui apporter de raisons pour le rassurer, ne le calmait point. Il jeûnait tous les vendredis et les samedis de l'année, ne déjeunait les autres jours que très rarement et quand il se sentait accablé et ne prenait à ses repas ordinaires que ce qu'il fallait pour ne pas laisser entièrement succomber la nature.

Dieu l'a exercé longtemps par des maux de jambes fort violents qui ne venaient que d'un sang aigri et trop échauffé. Les médecins avaient beau lui dire que, s'il ne changeait de régime de vie, il ne guérirait jamais, ces menaces ne faisaient aucune impression sur lui et ses austérités allèrent toujours leur train. Les disciplines et les ceintures de fer lui étaient très ordinaires : on en trouvait souvent son linge tout ensanglanté. Dans ses plus grandes infirmités il ne pouvait souffrir qu'avec peine qu'on se mît en devoir de lui rendre le moindre service. Encore fallait-il que ce fussent ces petits pauvres dont il prenait soin ; car, de la part de tout autre, et surtout d'un Père de la maison, il s'y fût absolument opposé. Il ne se chauffait presque jamais, quoique d'un tempérament frileux. Si la rigueur du froid l'y forçait, ce n'était que quelques moments et comme à la dérobée. Il s'absentait le plus qu'il le pouvait des conversations. Pour les promenades, soulagement si innocent et si naturel dans une campagne, il n'en connaissait point du tout l'usage et personne ne se souvient à N.D. de Grâces de l'en avoir jamais vu sortir pour le plaisir d'aller prendre l'air et pour une autre raison que pour quelque exercice de charité.

Au passage de nos Princes à Lyon qui venaient d'accompagner le roi d'Espagne sur la frontière, un de ses intimes amis, exempt des Cent-Suisses et de leur suite, lui offrit, ainsi qu'à tous les Pères de la maison, de leur procurer la facilité de les voir. Il fut presque le seul qui refusa de se donner cette satisfaction. Il eût passé toute sa vie à N.D. de grâces sans mettre jamais le pied dans une maison de l'Oratoire qui en est voisine sans une affaire indispensable qui l'y attira

une fois.

Outre l'esprit de mortification qu'il avait dessein de pratiquer en cela, le désir de ménager pour les pauvres sur sa dépense était encore pour lui un motif très intéressant. Les meubles de sa chambre ne respiraient que pauvreté et simplicité ; ceux de sa personne étaient aussi vils. Il se refusait le plus longtemps qu'il pouvait les plus nécessaires, dans la douleur de se voir contraint de refuser aux pauvres des environs pour qui étaient toutes ses épargnes, ce que la bienséance le forçait d'accorder à son propre usage. Il en violait même en quelque façon les règles par la qualité des étoffes dont il s'habillait, beaucoup plus grossières que le reste de la maison. Quand on lui en faisait des reproches, il répondait agréablement qu'étant dans la congrégation une espèce d'homme qui n'était ni père ni frère, mais qui tenait un peu de l'un et de l'autre et plus de celui-ci que de celui-là, il n'était pas mal qu'il fût distingué par cet extérieur, afin que personne ne se méprît à ce qu'il était.

On ne s'y méprenait point, en effet ; mais, dans un sens tout contraire à celui qu'il avait en vue. Sa charité et sa religion le trahissaient malgré lui et l'avaient fait connaître dans ces quartiers là pour ce qu'il était. Les larmes que le peuple lui voyait couler des yeux presque toutes les fois qu'il approchait de la sainte table, le profond anéantissement dans lequel il paraissait toujours aux pieds des autels, la ferveur et la componction avec laquelle on lui entendait réciter tout haut les jours de fêtes, une formule d'actes et de prières pendant la première messe, ce qu'ils avouaient leur valoir dans sa bouche autant qu'un sermon, avaient formé dans le voisinage une voix publique dont il résultait que ce Confrère était un vrai saint. Aussi ce fut un regret universel, tant dans la maison qu'au dehors quand on le perdit. Ce fut à l'âge de 66 ans, le 31 mai 1723

On peut juger, par le peu qu'on a rapporté, combien juste l'idée que notre nécrologe nous en donne quand il dit de lui qu'il a édifié pendant 23 ans la maison de N.D. de Grâces par une pénitence très austère, une humilité profonde et un amour pour la pauvreté qui allait jusqu'à se refuser le nécessaire.